

**MARC LE BAILLY**

## **DESIR ET PENSER : METAPHORE ?**

Le titre que j'ai commis n'est guère évocateur. Je ne suis pas sûr qu'il dépasse le niveau de la simple association d'idée. A y bien réfléchir, il transcrit tout de même une surprise... Et si j'avais eu la moindre présence d'esprit, j'aurais dû transmettre à Luis Esmerado ce titre "Métaphore ?!". Le point d'exclamation, accolé au point d'interrogation, attesterait de ma perplexité. Manière de vous dire d'emblée à quel point certaines préoccupations, rituelles en milieu lacanien, ont cessé de me questionner. Car cela ne fait pas moins de trente ans que l'on n'en finit pas de réfléchir sur la métaphore. Vous me direz que ce n'est pas une raison pour ne pas continuer à le faire, Je vous en donne acte. Mes tensions actuelles ne sont pas là. Il m'arrive même de me demander, dans des moments sans doute d'aberration, si la notion de métaphore, fut-elle paternelle, même si elle est un jalon essentiel dans le remaniement de la théorie lacanienne, a encore valeur de concept pour la psychanalyse. Et on pourrait se demander si la métaphore, comme procès, n'aurait pas transmigré de la linguistique pour occulter, par son utilisation analogique, une faille dans notre théorie. Une faille dans la définition même du désir. Ayant conscience de l'incongruité du propos, je me suis ressaisi et j'ai décidé de faire comme si l'acte, tel qu'il inscrit la passion amoureuse et l'art, pourrait avoir quelque chose de commun avec la métaphore. Le désir et le penser. Pas la pensée. Dans cette perspective, la métaphore se présenterait comme un montage sémiotique (pas forcément sémantique et la plupart du temps a-sémantique au sens linguistique) qui signifierait l'émergence du désir. Le procès métaphorique s'agencerait comme la mise en "penser" d'un code (a-signifiant) qui aurait pour fonction de médiatiser l'acte en tant qu'il signe l'émergence du désir.

Par ailleurs, si je déroge sensiblement à la consigne qui m'a été donnée de parler sans lire un texte préalablement établi, ce n'est ni par timidité, ni par inhibition. Ce qui ne veut pas dire pour autant que je puisse faire l'orateur. Mais je pense que, pour y aller d'une prise de parole inscriptive, il faut de conditions particulières d'accès à la réalité sociale. Prendre parole publiquement ne peut s'effectuer sans support d'un collectif constitué. Or, ce qui spécifie le collectif est qu'il se fonde d'un système explicite d'énoncés qui fonde sa consistance. Hic et nunc et objectivement, je me trouve doublement étranger. D'abord, parce que ma langue d'expression est le français alors que la vôtre est soit l'espagnol, soit le catalan. Vous me direz qu'il n'y a pas là sujet à différence essentielle et que la traduction (simultanée) peut effacer cet écart. Je n'en disconviendrai pas, pour autant que le "dire" s'arrime au désir et traverse la langue. Mais l'obstacle est que, quoique nous nous référions tous au freudo-lacanisme, je ne suis pas persuadé qu'en ces époques de grands

chambardements, nous ayons encore, en liminaire, un contexte d'énoncés communs. Au fond, ce que présentent ces griffonnages qui me servent de support, c'est la métaphore d'un contexte absent. Ils affirment la nécessité d'un contexte fut-il essentiellement supposé.

Ce n'est pas anodin pour le psychanalyste de prendre la parole en public. J'y reviens une fois encore. Car nous ne sommes pas sans savoir les risques incontournables de captation et de séduction, de provocation et d'exclusion, qui s'y jouent. Je parle de prise de parole et non pas de communication. Chacun, dans cet exercice périlleux, évolue de l'ânonnage aux effets oratoires. A tout prendre, il vaut mieux ânonner. Car on sait le travers de l'orateur qui a le talent, devant n'importe quelle assistance, de faire apparaître aux oreilles fascinées de son auditoire, un simulacre de contexte auquel, de surcroît, il est capable, comme par magie, de faire s'identifier l'ensemble des participants pendant le temps transitoire de sa prestation. C'est un exercice de manipulation qui consiste à faire tomber le public sous le charme d'un bel organe producteur d'un objet fascinant. Tout cela dans le registre exquis du plaisir, d'où toute pulsion désirante serait exclue. Ce n'est pas forcément un "art" dans lequel les psychanalystes devraient passer maîtres. Tout au contraire. Il serait donc judicieux de penser la prise de parole en terme "d'institution", au sens de praticable social, qu'il serait nécessaire de fomenter afin qu'une parole singulière (ou un effet de transmission) puisse s'effectuer face au public, malgré la position incontournable d'orateur. Ce que je soulève là n'est pas un problème technique d'organisation mais un point théorique d'articulation de la réalité psychique dont l'effet est d'énonciation, et de la réalité sociale dont la consistance est de la langue. Il faut rappeler que toutes les institutions psychanalytiques (la cure - le contrôle - la passe - le cartel) se fondent sur la nécessité de prise en compte de l'acte d'énonciation, singulier et irréductible dans l'appareillage "universalisant" de la langue. L'institution psychanalytique ménage au sujet de l'inconscient un cadre hors la langue où se déploie le désir comme indestructible.

Mais le thème de cette journée, la métaphore, puisqu'il a eu sur moi cet effet de surprise, ne pouvait pas, paradoxalement, ne pas m'intéresser. Ne fut-ce qu'au titre d'intrusion et de dérangement de mon contexte actuel d'énoncés qui, comme tout contexte, tend à la fixité et à l'enchaînement mécanique de ses développements. Il faut dire que cela m'a donné envie de ne pas persévérer dans la tradition de "linguisterie" inventée par Lacan. Je suis revenu vers ce qu'un linguiste, post-lacanien, élabore à ce sujet. Je veux parler d'Umberto Eco. C'est sans doute sa connaissance de la théorie psychanalytique, comme l'atteste son livre déjà ancien *La Structure Absente*, et le fait qu'il soit créateur en érudition, comme l'atteste son roman *Le Nom de la Rose*, qui m'ont fait avoir recours à son travail. C'est donc un choix arbitrairement déterminé. Car j'aurais pu tout aussi bien consulter l'oeuvre de Greimas, dont l'esprit de méthode et de sérieux français aurait sans doute fait impression. Mais Umberto Eco, dans son dernier ouvrage, consacre un chapitre intitulé *Métaphore et Sémosis* au problème de la métaphore. Ce qui est particulièrement intéressant dans son abord, c'est qu'il commence par réfuter empiriquement le fait que la métaphore soit, d'évidence, un concept. Il montre à quel point, là où nous en sommes de la linguistique, le concept de métaphore est devenu incernable : "si l'on entend par "métaphore" tout ce qui a été prédiqué d'elle au cours des siècles, traiter de la métaphore signifie traiter aussi, au bas mot (et la liste n'est pas exhaustive), de : symbole, idéogramme, modèle, archétype, rêve, désir, délire,

rite, mythe, magie, créativité, paradigme, icône, représentation - ainsi que, c'est évident, le langage, signe, signifié, sens".

A l'en croire, la problématique de la métaphore serait universelle et pas seulement linguistique, Elle engloberait tout phénomène redevable d'un déplacement. A ce titre, le rêve, le désir, le rite qui émarginent à la théorie psychanalytique, ne peuvent que ressortir, de près ou de loin, au processus métaphorique. Il faut dire que cette démythification m'a passablement rassuré dans la mesure où, si je vous parle de désir, de penser, de créativité, d'amour, il y a toutes les chances pour que je reste dans les limites de l'épuration de notre travail. Fort heureusement, la thématique de cette journée était étendue.

Mais Umberto Eco n'en reste pas à cette généralité désespérante. Il en vient à structurer la problématique du discours sur la métaphore, sous forme d'une opposition tout à fait éclairante qui fait apparaître, au-delà de la simple figure de rhétorique, une contradiction fondamentale dans les diverses fonctions qu'on lui attribue. Je vous cite ce passage :

"le discours sur la métaphore tourne autour de deux options :

- a) le langage est, par sa nature et par son origine, métaphorique, le mécanisme de la métaphore fonde l'activité linguistique et toute règle ou convention postérieure naît afin de réduire, de discipliner (et d'appauvrir), la richesse métaphorique qui définit l'homme comme animal symbolique.
- b) la langue (et tout autre système sémiotique) est un mécanisme qui dit quelles sont les phrases générables et celles qui ne le sont pas, et, parmi celles qui sont générables, celles qui sont "bonnes" ou "correctes" ou "dotées de sens" ; la métaphore, c'est la panne de cette machine, son soubresaut, l'issue inexplicable, et dans le même temps, le moteur de son renouvellement.

On le voit, cette opposition est calquée sur l'opposition classique entre analogie, motivation et arbitraire".

En d'autres termes, la question est de savoir si la métaphore est un mécanisme constituant originaire ou si elle est un phénomène de perturbation et d'ouverture des systèmes à remaniement fermé. Est-elle coextensive du fondement originaire d'un ordre ou créatrice de bouleversements d'une organisation préétablie ? Ce type de questionnement n'est pas sans intérêt pour le psychanalyste. A intégrer le concept de métaphore dans l'élaboration psychanalytique, même au titre de détournement et de subversion, on ne manquera pas d'introduire du même coup la contradiction qu'il génère. C'est d'ailleurs un risque général encouru quand on pratique, sans la métabolisation d'une définition originale, la captation d'un signe précieux issu d'un champ théorique envié. On tombe, non pas dans l'instauration d'un concept dûment établi, mais dans l'usage analogique. Si on métabolise une définition spécifique au champ d'accueil, alors on peut espérer, non pas une transformation de la théorie, mais un remaniement. C'est-à-dire une complexification supérieure des systèmes explicatifs. Sans pour autant se garantir du virus des contradictions qu'un terme enkyste, dans sa forme, malgré lui. Même si le spectre de la "Pensée Sauvage", tel que Levi-Strauss l'identifie, est écarté, le concept sédimente, contre toute volonté réformatrice, des significations induites inexpugnables.

Il faut dire que nous n'avons pas attendu l'introduction du concept de métaphore dans la théorie psychanalytique pour être confrontés à cette problématique contradictoire de l'origine de l'ordre consistant et de l'ouverture du désordre créatif. On pourrait même penser que l'introduction du procès de la métaphore dans le corpus des concepts analytiques ne fait qu'augmenter une contradiction qui lui revient de fait. Bien évidemment, il s'agit du concept de symbolique qui anticipe confusément le procès de la métaphore. Car on pourrait soutenir que la notion de symbolique chez Freud est l'avatar caché de la métaphore. Vous n'êtes pas sans savoir qu'on retrouve, sous ce vocable unique, au moins trois séries de faits :

- Chez Freud, il s'agit de repérer le symptôme comme représentation symbolique d'un conflit sexuel passible d'un refoulement secondaire. Mais l'ensemble des formations de l'inconscient, le lapsus ainsi que le rêve ou l'acte manqué, se spécifie d'être symbolique en cela que l'échec du refoulement effectue un déplacement qui engendre une sémiotique corporelle ou actuelle qui fait obstacle à la prise de conscience langagière. Dans cette acceptation, le symbolique est une sémiotique a-signifiante déplacée qui tente le surmontement du refoulement sans y parvenir totalement. Il y a dans cette phénoménologie une référence à la surprise et au bouleversement (ici du système moi-quo-surmoi-que).
- D'autre part, dans le cadre archéologique de la psychanalyse lacanienne, le procès symbolique prend une direction antagoniste de la première. La symbolisation consiste, pour l'essentiel, à la prise dans le langage de la sexualité orificielle partielle. Sans doute croyait-on pouvoir rendre compte de ce que les psychanalystes des premiers temps repéraient comme "prise de conscience". Où le fait de dire comme acte, après une phase d'aliénation à une mythologie préconsciente, équivalait à ce que F. Dolto n'hésitait pas à dénommer "castration symbolique". Cette extension, sans doute abusive du concept inauguré par Freud et élaboré par Lacan, ravale la castration au rang d'une série de renoncements libidinaux, qui, pour structurantes qu'elles puissent être, n'en restent pas moins du registre de la phénoménologie descriptive. Car cette renonciation à l'excitation libidinale des orifices du corps n'est pas totale mais procède du déplacement puisque l'érotisation perdure dans les jeux de langage que l'enfant élabore au titre de sa compensation. A telle enseigne que personne ne semble s'être avisé, dans la pratique des cures et particulièrement celles avec les enfants, que ce qui est ainsi et tout uniment mis en branle sont des relations sexuelles de la série perverse infantile; dont la langue érotisée devient le vecteur privilégié, au risque de la perte, pour l'analyste, de toute neutralité. Dans l'esprit des auteurs qui ont développé cette signification et dont l'ambiguïté n'a jamais été suffisamment explicitée, il s'agissait du déplacement du schéma corporel dans l'espace de la langue qui promeut l'image des corps. On pourrait donc penser que cette opération origine l'organisation du sexuel dans le corps par un passage de « l'éprouvé » mental inconscient au « ressenti » psychique conscient. L'influence de la psychanalyse anglo-saxonne (Klein - Winnicott) est patente. Reste tout de même que les psychanalystes qui adhèrent à cette théorie, sans vouloir le savoir, assument et accréditent une position proche de celle des éducateurs immoraux chers à Sade. Ainsi chaque séance de chaque cure se révèle être une variante obligée de la philosophie dans le boudoir, où le patient (et non l'analysant), sous la férule consentante de l'analyste, apprend à déplacer l'éprouvé libidinal des orifices du corps dans l'espace de sa langue d'expression. Véritable procédé de

sexualisation de la langue, qui pousse le sujet hors la problématique du désir et l'aliène à la mythologie qu'il produit. Je m'en étais expliqué au Caire. En relisant le petit Hans, j'avais montré que le processus de fomentation d'une mythologie sexuelle personnelle, induite par Freud, tout à sa fascination de retrouver, chez un enfant, la confirmation de ses théories posées à partir de son travail avec les adultes, entraîne Hans, parce qu'il renonce au "penser désirant", dans la phobie.

- La troisième acceptation, exclusivement lacanienne, induit la promotion du symbolique comme registre fondamental de la réalité psychique de l'être parlant qui se spécifie du nouage aux registres de l'imaginaire et du réel pour former une figure borroméenne. On est là, à l'évidence, dans la première option de Eco qui accorde à la fonction métaphorique le privilège exorbitant de fonder, à travers l'avènement du langage, l'humaine condition. Il n'y a de langage que du registre symbolique. Auquel répond conclusivement : il n'y a d'humaine condition que de langage. Assertion qui, pour le moins, mérite interrogation. Laquelle pourrait s'énoncer comme suit : "et si le statut du langage ne pouvait se fonder que par rapport à une pulsion hors langage dont l'homme serait seul à assumer la discordance ?"

Bien évidemment, ces trois lignes d'élaboration, quand elles sont prises isolément, ne sont pas exemptes d'une certaine cohérence. Elles servent dans la pratique des cures au cadrage d'évènements qui, sans elles, resterait obscur. Mais ces cadrages ne sont pas pour autant preuves de leur pertinence théorique. Car il faut bien admettre que, si on s'essaie à les articuler entre elles, on débouche sur une construction hétérogène. On peut penser qu'une éventuelle tentative d'articulation serait illégitime si leur apparente communauté de sens ne tenait qu'à l'homophonie du vocable sur laquelle elles se développent. Cependant, l'incohérence avérée de leur articulation pourrait être dialectisée, ou tout au moins réévaluée. Il s'agirait d'oser reprendre les positions lacaniennes chronologiquement premières et de formuler un remaniement de la théorie des pulsions telle que Freud nous la laisse en héritage (ce qui est la pire des choses) afin de transformer son statut mythologique déclaré en élaborations méta-psychologiques véritables. Car, depuis le début de l'expérience, il est remarquable de noter que toute avancée de la théorie - qui ne serait pas de simple transformation ou d'exaspération d'un de ses aspects particuliers tels que les élèves de Freud s'y sont essayés (Reich, Ferenczi, etc.) sans doute pour tenter dans la rivalité que lui-même avait induite avec sa croyance dans le complexe d'Oedipe et son mythe de la horde, de tenir une position de transmission - passe par un bouleversement de la théorie dualiste des pulsions. L'ensemble de la métapsychologie est alors restructuré. Contrairement à ce que l'on pouvait penser en se référant uniquement aux élaborations postérieures au stade du miroir, Lacan, créateur d'une élaboration singulière dans notre champ, ne déroge pas à cette fatalité. Il avait bien entendu l'oracle freudien qui annonçait que le fondement de la théorie psychanalytique était le mythe des pulsions. Seuls, les membres de l'IPA s'en étaient avisés qui ne manquèrent pas, en utilisant maints futilles prétextes, de le lui faire savoir sous la forme sociale, la plus claire : l'exclusion. On ne touche pas, impunément, à la deuxième mythologie hellénisante des pulsions.

C'est pourtant ce que nous avons tenté de poursuivre à Toulouse : réinterroger l'ensemble du problème économique de la métapsychologie. Et ceci, avant même de découvrir que Lacan, dès 1938, s'y était attelé avec une indépendance d'esprit tout à



fait stupéfiante. L'idée liminaire était que si on souhaitait s'inscrire dans une position véritable de transmission en psychanalyse, et non pas de transfert de tradition, il fallait lire dans la théorie ce qu'elle occultait de plus fécond. Lire, pour le rappeler une fois encore, consiste à faire advenir l'insu sur lequel un édifice théorique s'élabore comme masque. J'avais pensé à l'époque que ce qui, dans la théorie freudienne, était le plus sensible et le plus potentiellement dérangeant, était la notion de pulsion de mort. Intuitivement, on ne pouvait qu'être alerté par le fait que Freud réintroduit avec elle une finalité dans la métapsychologie (une pulsion psychique qui pousserait au léthal) que tous ses efforts antérieurs avaient tenté d'éliminer. En particulier en ce qui concerne le concept de libido qu'il détache, au grand scandale de ses contemporains, de la procréation et de la gestion biologique de l'espèce. Coupure radicale de la sexualité de l'homme avec celle de l'ensemble du monde mammifère. Désintringement qui lui permit d'élaborer la théorie des pulsions partielles fondée sur le principe du plaisir. Théorie qui, encore aujourd'hui, reste infrangible. L'inéluctable retour à l'état d'hydrocarbure, universel dans le monde vivant, ne peut être causé par une motion psychique quelle qu'elle soit. Ce qui m'avait fait dire, abruptement, que la vie et la mort n'étaient pas un enjeu pour la réalité psychique. Rien de plus indifférent à l'inconscient que la vie et la mort. Or, cette réintroduction par Freud d'une finalité dernière dans la réalité psychique entraîne certaines conséquences théoriques erronées. En particulier, le compromis nécessaire de l'intrication des pulsions : si on tient à la vie, alors il faut que libido et motion psychique léthale se mélangent dans une manière individuelle de combat homérique. Certains auteurs, Jacques Hassoun par exemple, tentent une justification mathématico-poétique de ce compromis sous les espèces topologiques d'une tresse à trois brins. Sans succès. Lacan ne s'y est jamais essayé. Et il n'est pas fortuit qu'il s'en tienne, dans ses premiers temps d'intransigeance, à la notion "d'instinct de mort" qui procède de la détermination héréditaire. Nous y reviendrons.

Mais la conséquence la plus grave est que, par cette simple promotion dans la théorie d'une motion hétérogène au champ de la psychanalyse, contamine l'ensemble du système explicatif et le fait régresser vers une structure mythologique où toutes les variantes sont possibles. Non pas en fonction de la réalité qu'elles sont censées représenter, mais dès l'instant où elles sont générées par les règles de transformation logico-mathématiques adéquates. Epistémologiquement, Wittgenstein (repris par J. Bouveresse dans son livre *La force de la règle*) met en garde contre les méfaits de la dénomination et de la syntaxe dans la mise en place de l'argumentation théorique. Il insiste sur le fait que la dénomination ne manque pas d'orienter, de pervertir, voire de transformer en simple mythe, la modélisation théorique. C'est donc une pratique épistémologique tout à fait licite et nécessaire que de critiquer la validité d'une terminologie. Et c'est à partir de cette mise en cause terminologique que ce travail a pu s'engager. Travail sur la théorie de Freud. Travail d'interrogation qui consiste à proposer deux substitutions ; deux nouvelles métaphores. En effet, des gens mal intentionnés à notre égard auraient pu annoncer que notre objectif était de fomenter, à notre tour, une nouvelle variante de mythe en s'appuyant sur le fait indéniable que l'originaire de l'origine ne peut être que mythologique. Si cela était, j'aurais pu être accusé de faire dans l'illusionnisme du changement pour le même. C'est pourquoi, dès l'ouverture, je me suis prémuni, par quelques précautions oratoires concernant la nécessité d'un contexte, si l'on veut inscrire une parole de transmission dans un collectif autre. Il faut avoir les moyens d'établir, au préalable,

l'armature (ou sens musical) de ses présupposés, ainsi que leurs définitions. De but en blanc, ce n'est pas toujours possible.

Notre réflexion est donc partie de ce fait qu'il était douteux d'inscrire au fondement de la psychanalyse un principe de fin dernière qui se trouve être en contradiction avec le présupposé matérialiste de la découverte freudienne. Partant de cette destitution nominale, je me suis proposé, tout en conservant intangible la nécessité structurale de la dualité des pulsions, de référer la pulsion qui ne serait pas sexuelle au registre de l'Autre. Donc, en lieu et place de la prétendue pulsion de mort, thanatos fantasmatique, inconceptualisable en cela que le désir comme indestructible y fait radicalement obstacle, s'originerait une "Autre pulsion" qui, dans le temps de la maturité de la réalité psychique, serait totalement désintriquée des pulsions libidinales. Il y a maintenant quelques années, j'avais appelé ce moment de la désintrication entre "l'Autre pulsion" et les pulsions sexuelles : épreuve sublimatoire. Je dois dire que l'expression n'est pas sans maladresse. Mais elle a l'avantage de tenir l'essentiel de l'hypothèse qui consiste à soutenir que la dualité des pulsions est secondaire à l'existence d'une pulsion unique régie, dès les origines de la vie, par le désir. Marc Thiberge vous a sans doute parlé, lors de son passage parmi vous, de la conséquence de cette hypothèse dans la conduite de la cure qui est que la fin d'une psychanalyse individuelle se spécifie de l'avènement même de cette désintrication. Il s'ensuit deux substitutions dont l'une se justifie du présupposé d'a-finalité radicale de la réalité psychique qui autorise le remplacement de la pulsion de mort par "l'Autre pulsion" ; dont l'autre affirme que la dualité des pulsions est de constitution et non pas d'origine. En ce qui concerne la disjonction des pulsions et leurs dualités dans la réalité psychique, il faut remarquer que Freud s'en était préoccupé. Mais il avait pris le parti de déclarer que ce qui se passait avant leur disjonction n'était pas du registre de la théorie psychanalytique. Aussi a-t-il maintenu, a minima, que la libido était le concept limite d'avec le biologique. Sans doute à tort si l'on suit la position de Lacan sur la question. Ce qui, dès 1914, (*Pour introduire le narcissisme*) jusqu'en 1932 (où il déclare le mythe des pulsions comme fondateur de la psychanalyse) en passant par 1923 (*Au-delà du principe de plaisir*), n'a cessé de lui poser des problèmes de consistance logique de sa théorie et l'oblige aux contorsions d'élaborations successives que l'on sait. Il faut dire aussi que, tardivement, comme par un repentir, Lacan reprendra l'argument en l'exploitant à l'aide de la métaphore hydroélectrique du barrage : tout se passe comme si la force de l'eau libre était inexistante dans l'économie énergétique sociale humaine jusqu'au moment où elle peut être quantifiée sous sa forme transformée d'électricité. Les pulsions n'entrent dans le cadre de la théorie psychanalytique que si elles se présentent dans leur agencement dualiste.

Ainsi, en postulant un seul flux énergétique, originaire, on ne s'aventure pas encore au delà de ce que Freud lui-même avait exploré. Mais, si on maintient que cette énergétique première, sans dualité, doit s'intégrer dans l'articulation théorique de la psychanalyse, si l'on veut pouvoir différencier la problématique du plaisir de celui autonome du désir, alors on outrepassé sans nul doute les limites que ce dernier s'était fixées. Bien que ce présupposé ne remette pas en question ni la dualité des pulsions ni la primauté du sexuel dans la réalité psychique. Si à l'instant, à propos de

l'image du barrage, je parlais d'un repentir (au sens pictural) de Lacan, c'est que lui aussi, bien avant nous, avait posé l'unicité originaire de la pulsion. Pour s'en convaincre, il suffit de relire quelques-uns des textes précédant *Le Stade du Miroir*. Je veux parler des Complexes Familiaux et de *L'Agressivité en Psychanalyse*. Il est crucial de noter que la pensée psychanalytique de Lacan débute par une réfutation sans appel, quoique admirative, de la notion de pulsion de mort. Déjà, en 1938, dans l'article *Les Complexes Familiaux* publié dans l'Encyclopédie française et non repris dans *Les Ecrits*, quoique relevant d'un hommage ambigu ou "trop de génie" de Freud, il conteste la validité du concept fondamental de "pulsion de mort". Il récidive au début du texte sur *L'Agressivité en Psychanalyse*. Dès le deuxième paragraphe, après avoir affirmé que la théorie psychanalytique n'était pas un dogme ("nous savons que ce système reste ouvert non seulement dans son achèvement, mais aussi dans ses jointures") il stigmatise une de ses "jointures" dans les termes suivants :

"Ces hiatus paraissent se conjoindre dans la signification énigmatique que Freud a promue comme instinct de mort : témoignage, semblable à la figure du Sphinx, de l'aporie où s'est heurtée cette grande pensée dans la tentative la plus profonde qui ait paru de formuler une expérience de l'homme dans le registre de la biologie. Cette aporie est au coeur de la notion de l'agressivité dont nous mesurons mieux chaque jour la part qu'il convient de lui attribuer dans l'économie psychique."

Ces quelques lignes sont d'une importance considérable car elles mettent en place, dans un raccourci stupéfiant, que d'une part il existe bien un instinct de mort "énigmatique", c'est-à-dire que la déchéance biologique de l'être humain est bien le résultat d'une programmation héréditaire ; que d'autre part, Freud semble avoir confondu agressivité comme pulsion et instinct de mort ; qu'enfin, non seulement la pulsion d'agressivité est bien celle qui serait limite d'avec le biologique mais surtout qu'elle serait originaire, c'est-à-dire antérieure à l'apparition de la pulsion sexuelle. Il y a rupture avec la théorie freudienne et, à coup sûr, matière à ex-communication de par les tenants du dogme. La pulsion originaire unique est d'agressivité et serait déterminée pour faire obstacle à l'instinct de mort. On passe de la pulsion sexuelle comme concept limite d'avec le biologique à la pulsion d'agressivité limite d'avec le seul instinct restant à l'homme dans l'acceptation d'une conduite héréditairement programmée, sous les espèces de la disparition mortelle. Dans cette perspective, Lacan inscrit d'emblée la psychanalyse dans une logique du (-1) radical (du sujet pour la mort) qui réapparaîtrait, plus tard et de manière dégradée, parce que faisant compromis avec les exigences de la théorie de l'objet, sous l'avatar du manque. Trivialement on pourrait dire que Lacan rétablit la primauté de l'inéluctable cadavre sur le dynamisme de la procréation d'où se serait détachée la libido. La chaîne logique devient alors : le cadavre contre lequel l'agressivité lutte devient libido et permet, dans les meilleurs des cas, la procréation sexuée qui garantit la continuation de l'espèce. Il faut dire que la rigueur des présupposés lacaniens, et leurs enchaînements, ne peuvent que convaincre.

D'autant que Lacan poursuit la démonstration en introduisant le concept d'imgo qui recourt à un objet mental (pas psychique) incongru. A son propos, quoi que sa fonction soit incontestablement d'actualiser le caractère asymptotique de l'instinct de mort dans le système de perception interne, on peut évoquer deux hypothèses quant à sa définition. Dans les deux cas, il s'agirait du lieu d'émergence de la pulsion



d'agressivité sous forme d'une représentation dans le système nerveux central qui ne serait qu'"éprouvée" et non "ressentie". Reste à savoir si la pulsion d'agressivité, en se retournant comme venant de l'extérieur sur le lieu du traitement des impulsions, qu'elles soient endogènes ou exogènes, produit cette représentation particulière qui est l'imago, ou si cette représentation préexiste à l'investissement par la pulsion d'agressivité qui lui permet d'acquérir son statut d'imago... On voit que la première hypothèse serait plus médico-psychiatrique et prendrait son inspiration de la psychose paranoïaque, tandis que la seconde évoquerait plutôt la biophysologie de la genèse du système nerveux central tel que J.P. Changeux l'a vulgarisé dans son *Homme neuronal*, ou tel que Michel Jovet théorise la fonction onirique humaine. Il est notable que la première hypothèse ressortit de la fonction de déplacement d'un système (le code héréditaire) dans un autre système sémiotique qu'est la représentation. Il s'agit donc d'un procès métaphorique. Tandis que la seconde hypothèse consiste en un procès économique d'investissement d'une image a-signifiante par un affect pulsionnel agressif. Quoiqu'intuitivement on aurait tendance à attribuer à Lacan, compte tenu de sa thèse sur la paranoïa, l'intention de la première hypothèse, dans le corps du texte de *L'agressivité en psychanalyse*, le choix entre ces deux hypothèses reste indécidable. L'important est de constater que l'un et l'autre processus (métaphorique ou économique) aboutissent, par le remaniement du concept freudo-kleinien d'imago, à la mise en place d'un concept de représentation originaire qui ne serait pas imaginaire : une représentation mentale sans représentant psychique. Ce postulat induit un concept d'inconscient radicalement autre que celui qui se définirait par rapport au mécanisme du refoulement (qu'il soit primaire ou secondaire). Il s'agit d'un inconscient qui échapperait totalement à ce que Freud nommait, dès *l'Esquisse*, le système "perception-conscience". On n'est plus dans le cadre des objets mentaux chers aux biologistes cérébraux, mais on n'est pas encore dans un système où fonctionnerait le représentant psychique de la représentation mentale de l'objet pulsionnel. Pour opérer ce passage, il est nécessaire d'introduire, dans cette logique théorique, le pur trait discret du signifiant.

Mais Lacan n'en reste pas là. Et il réintègre le champ freudien de la psychanalyse par le miracle du *Stade du Miroir*. A l'aide de ce montage optique, il va surmonter le difficile problème du fondement énergétique de la psychanalyse en engageant la théorie, grâce à l'invention de l'imaginaire comme instance spéculaire, dans une conception de la réalité psychique, d'abord de "tout représentation", puis enfin de "tout langage". En effet, il transformera l'observation clinique pertinente de Wallon en un véritable opérateur psychique qui fonde la réalité psychique comme s'étayant sur la dualité de deux pulsions. L'épreuve du miroir, pour l'enfant, encore infans, captant son image comme telle par un acte jubilatoire motivé par la pulsion d'agressivité qui l'investit, opère la conversion de cette pulsion en emprise narcissique primaire qui assure la disjonction du flux énergétique originaire d'agressivité en pulsion libidinale (d'emprise) et pulsion du moi (défense). Il est à noter que cet agencement élimine le débat qui consiste à savoir si le masochisme est primaire ou secondaire. Chez Lacan, seul le narcissisme est primaire. Et on arrive à ce paradoxe où la libido, issue de la bifurcation que le plan du miroir détermine, s'étaie, non pas sur le besoin comme l'usage de la théorie freudienne le voudrait, mais bien sur une pulsion d'agressivité originaire et sans objet - métaphore de l'instinct de mort comme programme héréditaire. Mais cette articulation, si elle permet d'explicitier l'assomption de la dualité des pulsions, recèle deux difficultés. D'une part, elle n'élimine pas

totallement la référence à une finalité dernière de l'appareil psychique puisque la pulsion d'agressivité, dans cette démonstration logique, aurait à voir, soit métaphoriquement, soit énergétiquement, avec l'encodage mortifère génétique. D'autre part, elle fait perdurer la notion d'intrication entre pulsion libidinale et pulsion d'agressivité, dont on sait qu'elle ne permet pas de rendre compte de manière satisfaisante de la structure hystérique. Car l'intrication des pulsions pourrait être considérée comme cause de l'insatisfaction qui reste au coeur de la structure hystérique (je m'en suis expliqué dans un texte intitulé "Eloge de l'insatisfaction"). On pourrait dire, schématiquement, que la théorie ainsi produite par Lacan, si elle est conforme à la structure de l'affection paranoïaque, ne constitue plus un modèle explicatif de la névrose dont le prototype pourrait être l'hystérie.

C'est pourquoi, quand on tente de réduire ces deux incompatibilités, on ne peut que franchir un nouveau pas et postuler, non seulement une pulsion originaire, mais qui n'aurait aucune détermination d'aucune sorte : ni par le fait que nous soyons mortels ni par le fait que nous ayons une reproduction sexuelle. Une pulsion unique qui n'aurait pas de finalité, non sexuelle, sans objet ni étayage, mais originairement désirante. Une pulsion émanant du registre de l'Autre, coextensive au désir, radicalement inintégré dans quelque système sémiotique que ce soit et n'ayant aucun but à investir. Cette pulsion désirante, parce qu'elle impacte de manière spécifique et ininterrompue l'organisation mentale, provoque l'épreuve sublimatoire qui opère cette bifurcation d'où survient la pulsion sexuelle. Désintrication structurelle radicale qui suppose une morphologie nouvelle de la réalité psychique où l'inconscient originel reste tributaire d'un système à jamais fermé et dont l'énergétique est régie par cette "Autre pulsion", support du désir. C'est à ce prix que la dualité des pulsions ne se fonde plus sur l'antagonisme de leur finalité (l'une tenant de la liaison vitale, l'autre tenant de la déliaison mortifère) mais sur la modalité spécifique de leur activation énergétique. En fait ce qui les oppose sans retour, c'est que l'"Autre pulsion" aurait une modalité d'énergie à tension constante, tandis que la pulsion libidinale, sur le modèle freudien, resterait régie par l'homéostasie du principe de plaisir. On voit que le paradigme de leur définition se déplace en une opposition de deux modalités énergétiques : maintien sans discontinuité de la tension à un niveau constant versus cycle d'abaissement des tensions au niveau le plus bas. Cela suppose de concevoir deux types d'appareillage. Le premier devrait s'appréhender à partir la métaphore du modèle dissipatif, ayant pour source l'appareil psychique, alors que le second resterait tributaire du modèle de la thermodynamique classique et aurait pour source les orifices corporels, Bien évidemment, il faut entendre "source" comme lieu d'apparition des effets de la pulsion et non comme lieu de production de la pulsion.

On voit que cette formulation permet de sortir l'économie du désir de la relation d'objet, de l'échange, et, en dernière analyse, de la satisfaction. La fonction du désir, dans cette acceptation, serait d'être le tenseur permanent de la réalité psychique, y compris dans l'endormissement par le truchement du rêve, sous les espèces probabilistes de turbulences sans finalité. Ce remaniement permet d'entendre, enfin, l'aphorisme freudien du "désir indestructible" non plus comme une métaphore, mais bien comme un concept. Le désir est indestructible parce que son substratum n'aspire à aucune satisfaction. Le désir est indestructible puisqu'il opère hors champ des satisfactions objectales. Ainsi, il est définitivement déconnecté de la définition de l'âme immortelle chère à la métaphysique. Le désir est indestructible tant qu'il y a de

la vie. Il n'est pas immortel. Même par la procuration de "l'oeuvre d'art", dont s'illusionnent la culture et le créateur lui-même. L'oeuvre d'art n'est qu'inscription dans la logique du moins un (-1) inaugurée par Lacan. Dans cette hypothèse de désintrinsication, "l'Autre pulsion", celle qui serait désirante, est le support énergétique de la chaîne des signifiants qui produit le sujet dont le fonctionnement se résoudrait à l'acte du "penser". Ainsi le "penser" devrait être considéré comme un phénomène décidément inconscient, à l'instar de ce que Freud attribue au rêve sous le vocable de "pensées latentes". Encore que les pensées latentes du rêve, telles que Freud les conçoit, ne sont que le résultat du refoulement secondaire (manière de préconscient accessible à la signification) alors que le "penser" comme acte relève exclusivement du registre inconscient. Car le "penser" n'est pas une activité mentale réflexive qui organise les représentations, qui classe les connaissances, qui s'approprie un savoir transférable, qui spéculé à de nouveaux agencements idéiques, mais un acte psychique sans objet ni finalité, condition d'avènement du message langagier (sémiotique signifiante). Dans les termes que j'ai empruntés à Umberto Eco au début de cette prise de parole, l'acte psychique du penser, dans le registre de l'inconscient, serait la condition qui transforme une sémiotique a-signifiante commune à toutes les espèces animales vivantes, en une sémiotique signifiante. L'acte du "penser" fait entrer l'humain dans la sémosis généralisée... "Penser" consiste à canaliser le flux turbulent, chaotique, toujours loin de son point d'équilibre, imprévisible, de "l'Autre pulsion" support du désir. Où la métapsychologie freudienne, confine à la métaphysique *Ethique* de Spinoza. Et aujourd'hui, on voit se dégager trois phases dans l'évolution du mouvement psychanalytique :

- D'abord, une problématique inaugurée par Freud qui ne prenait en compte que la dialectique du moi et des pulsions sexuelles.
- Puis, avec Lacan, émerge la problématique du sujet et du désir qui se dissocie sensiblement de l'avancée freudienne.
- Enfin, aujourd'hui, tout porte à penser que l'évolution de la théorie s'achemine, si les quelques jalons que je vous ai rappelés ont un sens, vers une conception de l'inconscient qui ne pourrait plus être considéré comme "structuré comme un langage".

Même en intensifiant la précaution analogico-métaphorique suscitée par le redoublement du "comme", l'inconscient, dans la topique et l'économie que je vous ai fait apercevoir, est évidemment hors langage et se présente comme matrice qui autorise son avènement. A ce titre, il atteste du réel qui résiste à toute prise dans quelque langue que ce soit. L'inconscient se structure alors comme un système d'information au sens de la théorie de l'information, c'est-à-dire qu'il ne génère aucun message signifiant mais qu'il constitue la condition matérielle d'occurrence du message subjectif. Cette formulation permet d'appréhender l'appareil métonymique de la concaténation des signifiants comme déplacements de purs traits discrets sans contenu sémantique. L'inconscient est structuré comme un système d'information et son opérateur reste la concaténation des signifiants qui produit un sujet non identifiable (non sujet à l'identification).

Bien évidemment, une telle formulation n'est pas sans conséquence dont la première est que le désir ainsi défini n'est plus, à proprement parler, sexuel. Ainsi annoncé, on

pourrait penser que, de facto, on sort du champ de la psychanalyse. Rien n'est moins sûr. Le désir n'est pas, par essence, sexuel, il est sûr qu'il le maille. Car le système désirant qui produit le "penser", non cognitif, non réflexif, interagit, sans causalité, sur le système postérieurement constitué, des pulsions partielles alimentées par la libido. On pourrait même dire que l'impact obligé des premières turbulences et des accidents propres au régime de "l'Autre pulsion", est au premier chef le système libidinal régi par le principe du plaisir. "L'Autre pulsion" vient faire obstacle au principe d'homéostasie qui aliène les pulsions partielles dans un continuo répétitif. Tout se passe comme si le système inconscient désirant avait pour unique but de mettre à mal les bonnes réponses immuables que le principe du plaisir se charge de monter. A ce titre on pourrait dire que le désir se fait connaître originellement comme sexuel, puisqu'il affecte de ses turbulences la machine répétitive régie par l'homéostasie du plaisir. Désir et plaisir sont en radicale position d'antagonisme. Et c'est grâce à cet antagonisme que les êtres parlant peuvent continuer, hors du besoin procréatif, à s'accoupler en évitant le piège de la perversion et l'annihilation par l'aphanasis. Le désir inconscient, par le truchement du penser, pousse à l'invention qui est de remanier en autre ce qui devrait être du pareil. En cela, le désir, quand il rencontre le sexuel, dans l'imprévisible de l'acte, constitue le prototype de ce qu'il est convenu d'appeler "la création". L'acte amoureux, communément repéré comme art d'aimer, est liminaire à toute manière de création possible. Il est remarquable que parler d'acte amoureux dans cette acception constitue un pendant à l'aphorisme lacanien : "Il n'y a pas de rapport sexuel". Parler d'acte amoureux conforte la position lacanienne qu'il n'y aurait pas de rapport sexuel, L'acte, fut-il amoureux, s'inscrit mais ne s'écrit pas.

Il faut bien dire que des civilisations, moins barbares en ce domaine que les nôtres et qui ne connaissent ni les méfaits de la psychologie, ni ceux, plus redoutables encore, de la sexologie, s'en sont, de tout temps, avisés. Je ne pense pas seulement aux civilisations orientales et extrême-orientales, mais aussi à un épisode particulier de notre propre histoire qui inventa, au XI siècle, un joyau de relation amoureuse homme/femme, dit "d'amour courtois". Ce qui est remarquable dans cette pratique sociale, c'est que l'ensemble des protocoles et des épreuves n'ont pas pour but de favoriser l'assouvissement de l'attirance sexuelle génitale des amants, mais le maintien d'une tension d'affect jamais démentie dont l'insatisfaction ne serait pas le moteur. Au point qu'on ait pu croire que dans l'amour courtois, l'acte de chair était exclu. Croyance d'autant plus fausse qu'au nord de la Loire s'est développée une pratique conjugale de la courtoisie. Comme quoi il n'y a pas que le plaisir dans la vie. Et c'est bien ce qu'attestent les représentations érotiques dans la peinture chinoise. Si vous n'y avez pas porté attention, je vous rappelle l'inexpressivité totale des visages des protagonistes de l'acte. On pourrait mettre cette convention au registre de la pruderie culturelle de ce peuple. Mais on peut aussi décrypter cette sémiologie comme la représentation de la dichotomie entre le plaisir génital d'organe et le désir "inexpressif" (sans objet) qui l'anime. Ainsi, on pourrait soutenir que cette inexpressivité remarquable atteste que la conjonction sexuelle est la métaphore du désir comme tel. Il semble qu'un auteur, en France, s'en soit avisé. Il ne s'agit évidemment pas de Roland Barthes dont *Les fragments d'un discours amoureux* ne sont que variations subtiles autour de la sempiternelle problématique objectale du "manque" présentifié par l'absence ou les manquements du partenaire amoureux. Ce texte n'est qu'un éloge de l'appropriation ordinaire et de "l'hainamoration". Rien que très banal. Je veux parler d'Etiemble qui, dans un petit ouvrage regroupant une

mosaïque de courts écrits, tente l'articulation entre *L'érotisme et l'amour*. Il faut dire que ce linguiste est sans doute un des plus grands spécialistes de la littérature chinoise. Dans ce recueil, il situe la passion amoureuse sexuelle comme actualisation de l'intrication irrémédiable de la dualité des pulsions antagonistes représentées par chacune des personnes du couple vouées l'une à l'autre à une fidélité éternelle. Chaque protagoniste représente pour l'autre une des deux pulsions dont l'acte amoureux réalise l'intrication, toujours à refaire, de Monsieur Eros et de Madame Thanatos. Outre la beauté de l'écriture, il me semble, quoique concluant à l'inverse, qu'Etiemble ait pressenti la structure de l'acte amoureux comme tributaire de la désintrication. Ce qui est reconnu là, c'est que la passion amoureuse ne consiste pas en un commerce d'objet, pompeusement qualifié de rencontre, mais que la contingence de son avènement dépend de l'accueil que chacun des deux sujets qui s'y engagent, prodigue à la perturbation de "l'Autre pulsion" du partenaire, dans son propre système homéostatique de plaisir. Il faut bien dire que ce genre d'occurrence, à notre époque et compte tenu de l'évolution des mœurs, n'est pas d'une probabilité considérable. Epoque qui, en guise d'érotisme, est tout juste capable de proposer, sur le modèle des flux économiques, la pratique fort peu originale de l'échangisme le plus piètre. Mais, à y bien réfléchir, on peut se demander si la généralisation d'une éthique de la passion est souhaitable. Il y aurait un trop de subversion à laquelle la chose sociale pourrait difficilement résister. Et à cause de son procès subversif, le processus passionnel amoureux ne peut être conçu avec le pauvre arsenal conceptuel de la sublimation des pulsions sexuelles partielles. L'art, comme la passion amoureuse, n'a rien à voir de fondamental avec le registre du plaisir, même si secondairement il y pousse. L'art, comme la passion amoureuse, met en scène l'antagonisme irréductible du désir subversif et du plaisir conservateur (parce que répétitif). Comme la passion amoureuse, l'art dialectise, au profit du désir, la désintrication toujours reconduite de "l'Autre pulsion" et des pulsions sexuelles...

Dans le cas où vous n'auriez pas été convaincus par ma démonstration de la nécessité d'une désintrication des pulsions, dans le démontage de la passion amoureuse, je vous propose de prendre pour objet d'analyse la création musicale. Je veux parler de la création musicale savante, et non pas celle dite de variété qui, elle, concerne uniquement le principe du plaisir et la satisfaction de corps. Car, dans cette musique populaire, ce qui est en jeu, ce sont bien les sublimations secondaires des pulsions sexuelles et non pas le désir. A contrario, si vous êtes tant soit peu mélomane, vous n'êtes pas sans savoir que la musique savante, qu'elle soit occidentale ou orientale, laisse le corps dans une superbe indifférence. Dans ce qu'on y entend, au-delà de la simple perception auditive, c'est l'appréhension d'une pure structure à l'extériorité radicale. Un montage d'éléments sonores dont l'harmonie éventuelle, pas obligatoire et souvent de surface, n'est prescrite qu'au titre de rendre admissible la sauvagerie de l'acte créateur. Cela laisse espérer que la création musicale a maille à partir avec ce que j'ai appelé le "penser" affecté de désir. On pourrait alors en conclure que la matière musicale mise en forme a pour but d'actualiser ce "penser" chaotique dans des formes obligées afin d'en être provisoirement quitte. Ce à quoi le musicien doit se colleter irrémédiablement, c'est à l'intégration des turbulences de "l'Autre pulsion" dans le cadre de la logique d'une écriture musicale convenue. Et c'est cette grâce qui fait la différence entre Saliéri, homme de plaisir dont le seul talent se résolvait à savoir utiliser plus ou moins savamment les règles de composition musicale de son époque sans que jamais le



moindre souffle de désir en éprouve la facticité, et Mozart. Le même abîme sépare Téléman que Bach épinglait du sobriquet de "savetier" parce qu'il le considérait comme un honnête artisan, et Bach lui-même, formidable transgresseur à force d'utiliser aux limites les possibilités du contrepoint. Seul, avant Liszt, Beethoven semble s'être avisé qui dans son treizième quatuor à cordes, intercale une "grande fugue" dont la discordance apparaît être non la conséquence de sa surdité, mais un hommage délibéré au Cantor de Leipzig.

Pour revenir à Mozart, et vous vouliez vous convaincre que la création musicale n'a pas grand chose à voir avec les sublimes des pulsions, il n'est qu'à se reporter à sa correspondance avec sa famille. En particulier avec sa soeur et son père. Ou bien encore à une histoire de sa vie qui ne serait pas trop édulcorée. Vous vous apercevrez alors que le "divin" Mozart, que la légende voudrait accréditer, était un grossier personnage fasciné, en particulier, par des fixations scatologiques. Il était de plus un bâfreur patenté. Et pourtant, sa musique lyrique reste la plus sophistiquée. D'une certaine façon la plus "pure". C'est pourquoi le film "Amadéus", de Forman, est tout à fait pertinent. D'abord pour avoir fait ressortir d'une manière saisissante cette dichotomie entre l'aliénation au plaisir, dans laquelle Mozart se complait et s'abîme sans retenue ni décence, et l'asservissement désirant aux exigences de "l'écriture" musicale comme inscription. Ensuite, parce que ce film met en scène l'écart qui sépare la composition musicale qui reste de la compétence de Saliéri et la création musicale où le génie de Mozart s'épuise. Cela illustre que la connaissance des règles et leur bonne utilisation ne sont ni nécessaires, ni suffisantes, pour produire un acte musical. Au pire, on serait plutôt dans le registre du fétichisme. Et une bottine, même musicale, jamais ne tiendra lieu d'oeuvre. Car l'acte de création témoigne de la détresse du vivre, Forman le pressent qui, par une fausse causalité "oedipienne", axe son oeuvre cinématographique sur la composition du Requiem inachevé. Inachèvement qui atteste ainsi du désir comme indestructible. C'est-à-dire mortel.

Voilà ce que j'aurais dû vous dire si le temps m'avait été propice. Je m'arrête. Abruptement. Quoique n'étant ni Mozart, ni Bach, je connais la vertu de l'interruption comme ressort de métaphore...

Barcelone, Mars 1988